

## PREMIER CHAGRIN

Lise a sept ans. C'est une charmante petite blonde, la plus jeune d'une famille de six enfants, garçons et filles, tous bruyants, de belle humeur et de bonne santé. Lise, au contraire, est douce et timide, un peu frêle, l'enfant chérie de ses parents et souvent, hélas ! le souffre-douleur des grands frères. Cependant on n'a pas le cœur de la tourmenter bien longtemps, tant elle est crédule et facilement attendrie.

C'est dans une grande ferme normande qu'habitent Lise et sa famille. Tout y est activité, prospérité, travail. Les écuries sont pleines du plus beau bétail, et après les fenaisons et les moissons, les granges regorgent. Dans la grande cuisine claire, la ménagère va et vient, empressée à servir chacun et à maintenir partout la propreté la plus minutieuse.

Lise, la petite Lise, se sent un peu perdue dans l'agitation de la ferme. Les grandes bêtes à cornes l'inquiètent et les gros chiens de garde lui semblent de bien redoutables personnages. Aussi n'aime-t-elle guère à s'aventurer seule aux abords des étables. Elle préfère le jardin ou les grands prés dont l'herbe haute la cache tout entière.

Mais ce qui lui plaît le mieux encore, c'est d'aller avec Paul, le plus jeune et le moins turbulent de ses frères, le long de la rivière. Les deux enfants y ont un coin favori entre deux saules, d'où l'on voit les grandes barques descendre vers la mer, halées lentement par les chevaux qui avancent sur la rive opposée. Quelquefois, le conducteur d'un bateau crie aux enfants : « Hé, salut, les mioches ! » Et les mioches se sentent très fiers d'avoir été remarqués par un homme qui s'en va si loin.

Un jour que Lise longeait la rivière, tandis que Paul la suivait à quelque distance, elle s'arrêta tout à coup en se penchant sur la haute berge, qui du sentier, descendait en pente rapide jusqu'à la rivière.

« Paul ! Paul ! » cria-t-elle, viens vite ! et comme Paul accourait à l'appel de sa sœur : Regarde, dit-elle, ce pauvre petit chien.

En effet, un tout petit chien, un nouveau-né, cramponné à une touffe d'herbe qui plongeait à moitié dans l'eau, s'épuisait en efforts désespérés pour gagner la terre ferme. Sans doute, il faisait partie d'une nichée qu'on était venu noyer près de là, on peut être était-il tombé d'une barque qui venait de passer. Quoi qu'il en soit, il avait pu s'approcher de la rive ; mais ce n'était pas encore le salut. S'il n'était secouru, le courant allait lui faire lâcher prise et l'entraîner.

Lise, très agitée, s'efforçait de l'encourager de la voix et du geste, tout en cherchant à persuader à son frère qu'il fallait sauver la pauvre petite bête.

« Attends, dit Paul, très calme, j'ai une idée... et une ficelle aussi. » En effet, il sortit de sa poche une corde, assez faible, qu'il attacha au tronc d'un saule et qu'il se passa autour de la taille, puis, il prit la main de Lise qui, ainsi soutenue, descendit lentement jusqu'à la rivière. C'était un sauvetage périlleux et qui faisait commettre aux deux enfants une grave désobéissance ; car on leur avait souvent défendu de s'approcher de l'eau. Mais, dans le feu de l'action, ils oublièrent cette circonstance secondaire.

« Une, deux, trois ! » fit Paul. Lise, qui s'était baissée, saisit le petit chien par les pattes de devant, le mit dans son tablier et se relève. Paul s'arrêta ferme sur ses petites jambes solides et, d'un bon coup de poignet, ramène sa sœur jusqu'à lui. Mais à ce moment critique, craquement, la corde se casse. Lise pousse un cri de terreur, auquel répond un gémissement du petit chien. Paul, par bonheur, est un garçon avisé. Il a eu le temps de saisir une racine que sa main rencontre par hasard, et les voilà sauvés. Mais les deux enfants sont tout tremblants en se retrouvant sur terre ferme après leur escapade, et Paul s'essuie le front, en faisant « Ouf ! » Après quoi ils se demandent ce qu'ils vont faire de leur trouvaille.

Lise regarde le petit chien d'un air attendri, mais Paul hausse les épaules et le déclare horriblement laid. Et puis, ajoute-t-il, je parie qu'on ne sera pas si content que ça, quand nous le rapporterons à la maison.

« Crois-tu ? » demanda Louise inquiète.

— Enfin, allons-y ! » et les enfants s'acheminent vers la grande ferme, dont on aperçoit le toit rouge entre les arbres.

L'accueil qu'on fit au petit chien ne fut en effet qu'à moitié bienveillant. Le fermier grommela, disant qu'il n'aimait pas les bouches inutiles. Mais Lise, à force de cajoleries, obtint gain de cause, d'autant plus facilement qu'une petite bête comme ça, ça ne coûte pas cher à nourrir.

A partir de ce jour, la vie de Lise fut changée. Elle avait enfin le cher et fidèle petit compagnon qu'elle s'était rêvé, quelque chose de vivant à soigner, à bercer, à pouponner, et elle ne s'en faisait pas faute. Carlo, c'est ainsi qu'elle avait nommé son protégé, devint son bien, sa chose. Elle seule lui apportait les bonnes écuelles de lait qu'il lappait en un clin d'œil. C'était sur ses genoux qu'il faisait la sieste, l'après-midi, et qu'il s'endormait le soir. Carlo n'était pas un ingrat, mais au contraire un chien de bonne race et de nobles sentiments. Aussi, quand, en grandissant, il apprit à connaître sa maîtresse, il lui rendit dévouement pour dévouement. Sitôt qu'il sut courir, il s'attacha aux pas de Lise et ne la quitta pour ainsi dire plus. Bref, on ne peut imaginer deux plus parfaits amis.

Quoique Carlo eût beaucoup de qualités pour un chien, n'étant ni encombrant, ni voleur, ni gourmand, il n'était pas bien vu à la ferme. Les chiens de garde, jaloux des gâteries dont il était l'objet, ne lui ménageaient pas, à l'occasion, les coups de dents et de griffes. En cela, ils étaient soutenus par les deux grands frères de Lise, François et Pierre, garçons de quinze et quatorze ans, qui trouvaient inutile, la présence de ce chien de luxe à la ferme.

« Il n'est bon à rien, ton chien, dit un jour François à sa petite sœur. C'est un fainéant ! »

A quoi Lise répondit par un regard qui eût désarmé un tigre.

Le lendemain, comme la petite fille jouait sur le seuil avec Carlo, François parut au coin de la maison, traînant derrière lui un veau regimbant.

« Te voilà à propos, Lise, dit-il. Le père m'envoie à la boucherie conduire ce veau qui fait la bête et ne veut pas marcher droit. Donne-moi Carlo pour m'aider à le faire avancer. Ce sera une occasion pour lui de montrer s'il est bon à quelque chose. »

Lise fut consternée de cette proposition et chercha des yeux sa mère pour obtenir son intervention. Mais celle-ci était occupée ailleurs. Il fallut céder, non sans serrement de cœur. Carlo, sur l'ordre de Lise, se mit à marcher en aboyant derrière le veau qui prit un bon trot.

« Au moins, tu le soigneras bien, mon Carlo, » cria encore la petite fille, qui avait suivi le trio jusqu'à la porte de la cour.

Tout marcha d'abord à souhait pour François et ses compagnons. Carlo fit bravement son devoir et le veau fut bientôt rendu chez le boucher... Après quoi, maître François jugea à propos de flâner un peu. Il fit un détour et passa par la place du village, où il comptait lire les affiches et se renseigner sur l'événement du jour. Malheureusement pour Carlo, il y avait un grand rassemblement de chiens sur ladite place. Immédiatement le nouveau venu est entouré. On lui fait des politesses qu'il accueille froidement. Il s'en suit quelques coups de pattes ; Carlo veut s'esquiver, mais François lui lance une pierre, en l'excitant. Alors le petit chien se retourne contre ses assaillants, et bientôt la mêlée devient générale et sanglante.

Carlo se défend comme un lion, mais il est petit, il est faible, le voilà bientôt hors de combat, une large blessure au flanc, l'œil gauche crevé, l'oreille à moitié arrachée.

François, fort inquiet, ne rit plus. Il emprunta un panier à une voisine, y mit le pauvre blessé et reprit le chemin de la maison, pas fier du tout, cette fois.

Lise était sous la porte et reconstruit d'un coup d'œil l'étendue du désastre qui réalisait ses pires appréhensions. Sans dire un seul mot, elle prit le pauvre petit animal dans ses bras, le porta dans sa chambre et le coucha dans une corbeille où elle avait mis son propre oreiller. Puis elle lava les blessures de Carlo et supplia ses parents de

faire venir le vétérinaire. Celui-ci hocha la tête, dit qu'il n'y avait rien à faire et qu'il fallait laisser mourir la pauvre bête. Ce serait une charité que de l'achever, ajouta-t-il.

Mais Lise ne put se résoudre à cette extrémité. Elle soigna son Carlo jusqu'à la fin, qui ne fut pas longue à venir. Le pauvre chien mourut dans la soirée, après avoir une dernière fois léché les mains de sa petite maîtresse. Le chagrin de Lise fut immense. Elle pleura toute la nuit, et le lendemain matin refusa de déjeuner. En voyant ce pauvre petit visage bouleversé, François, qui avait été déjà lancé par ses parents, eut des remords. Pour une fois, il s'efforça d'être gentil et de se faire pardonner. Lise, du reste, ne lui fit aucun reproche. Elle était trop affligée pour cela.

Pendant la journée, François eut une idée dont il prépara immédiatement l'exécution. Pour distraire Lise, il s'agissait de faire à Carlo un enterrement solennel. Un emplacement convenable fut choisi au fond du jardin, sous un laurier, et François creusa lui-même une fosse profonde de trois pieds. Le corps du pauvre Carlo, proprement enveloppé d'un linge, fut placé dans une petite voiture à bras, à laquelle s'attelèrent Paul et son ami Louis, petit garçon du voisinage. Derrière la voiture, marchaient Catherine, la sœur aînée ; enfin, à l'arrière-garde, François et Pierre.

Au bord de la fosse, on découvrit le corps de la victime, et Pierre, qui était le bel esprit de la famille, prononça un éloquent discours. Il rappela la courte histoire du petit chien, sa mort glorieuse et termina, en adressant à Lise, les condoléances de l'assemblée.

On souriait dans le petit auditoire. Lise seule était de tout son cœur à la cérémonie, et elle pleurait ce qui lui restait de larmes. Sans doute elle était trop petite pour se poser une foule de questions sur la différence entre l'homme et les bêtes. Mais elle sentait vaguement que quelque chose d'elle-même s'en allait avec ce petit chien.

Quand la fosse fut recouverte, elle y posa une couronne de feuillage, tandis que les autres enfants couraient vers la maison où leur mère leur avait promis de préparer un « dîner d'enterrement. »

Pendant bien des semaines, Lise vint tous les jours déposer des fleurs sur la tombe de son ami. Puis l'hiver arriva et de fortes tombées de neige l'empêchèrent d'accomplir son petit pèlerinage. Au retour du printemps, Carlo n'était plus qu'un souvenir mélancolique.

Lise est maintenant : presque une vieille femme. Elle a connu toutes sortes de chagrins, tous les soucis de la vie des épouses et des mères. A travers les épreuves, elle a gardé la jeunesse du cœur, la facilité d'aimer et de se dévouer. C'est un besoin chez elle, une seconde nature, parce que jeune, elle a fait l'apprentissage de l'amour et du dévouement.

## FÉCONDITÉ DES ANIMAUX

Une curieuse notice de M. Delaunay, dans la *Revue scientifique*, nous donne de stupéfiants détails sur l'incroyable fécondité de certains animaux.

C'est ainsi qu'en vingt-quatre heures, une cellule de *Myxoderma zeti* peut engendrer trois milliards de cellules semblables à elle-même.

Chez les animaux inférieurs, la fécondité n'a pour ainsi dire pas de limite ; en quarante-deux jours, une seule paramelle fournit une descendance de 1,400,000 individus nouveaux.

M. Pasteur a démontré avec quelle incroyable rapidité se multiplient les microbes.

Une portée ordinaire de papillons est de 100 œufs. Une femelle de termites pond 60 œufs par minute. Une reine abeille pond, chaque année, 6,000 œufs.

Une mouche peut produire près de 800,000 monches semblables à elle.

Enfin, la postérité d'un puceron femelle s'élève au chiffre fantastique de 15,160,800 à la huitième génération.

Les poissons pondent des œufs par centaines de mille. Le hareng, dont on vante la fécondité, ne produit que 10,000 œufs, une carpe 25,000, une perche 350,000, la femelle de l'esturgeon 7,653,200.

La palme reste à la morue : 9,350,000.